Plagwitz 1813 ou "l'affaire de la Bober", la destruction de la division Puthod

(Texte présenté et commenté par Diégo Mané, Lyon, 2007 et 2013)

S'il vous en souvient je vous ai présenté l'an passé (2012) un article sur la fin de la division Partouneaux, dans le cadre des combats de la Bérézina. Il s'agit ici d'un désastre de la même veine, puisqu'il se solda par la destruction de la division Puthod, piégée par les mauvaises dispositions du maréchal Macdonald.

Les textes que je vous présente sont de la plume du général Puthod. Le premier est son rapport à son chef direct, Lauriston, commandant le Ve corps d'armée auquel la division Puthod appartenait. Le général est prisonnier des Russes de Langeron lorsqu'il l'écrit. Les Alliés se feront un plaisir de le transmettre.

Les pièces n° 1 et n° 2 sont des correspondances du général, des 26 et 27 août, avant sa capture donc. Enfin suivent des éléments complémentaires que j'ajoute pour une meilleure compréhension du tout, et les commentaires personnels que m'ont suggérés les circonstances et le comportement de Macdonald.

§§§§§§§§

PRÉCIS DES OPÉRATIONS DE LA 17e DIVISION

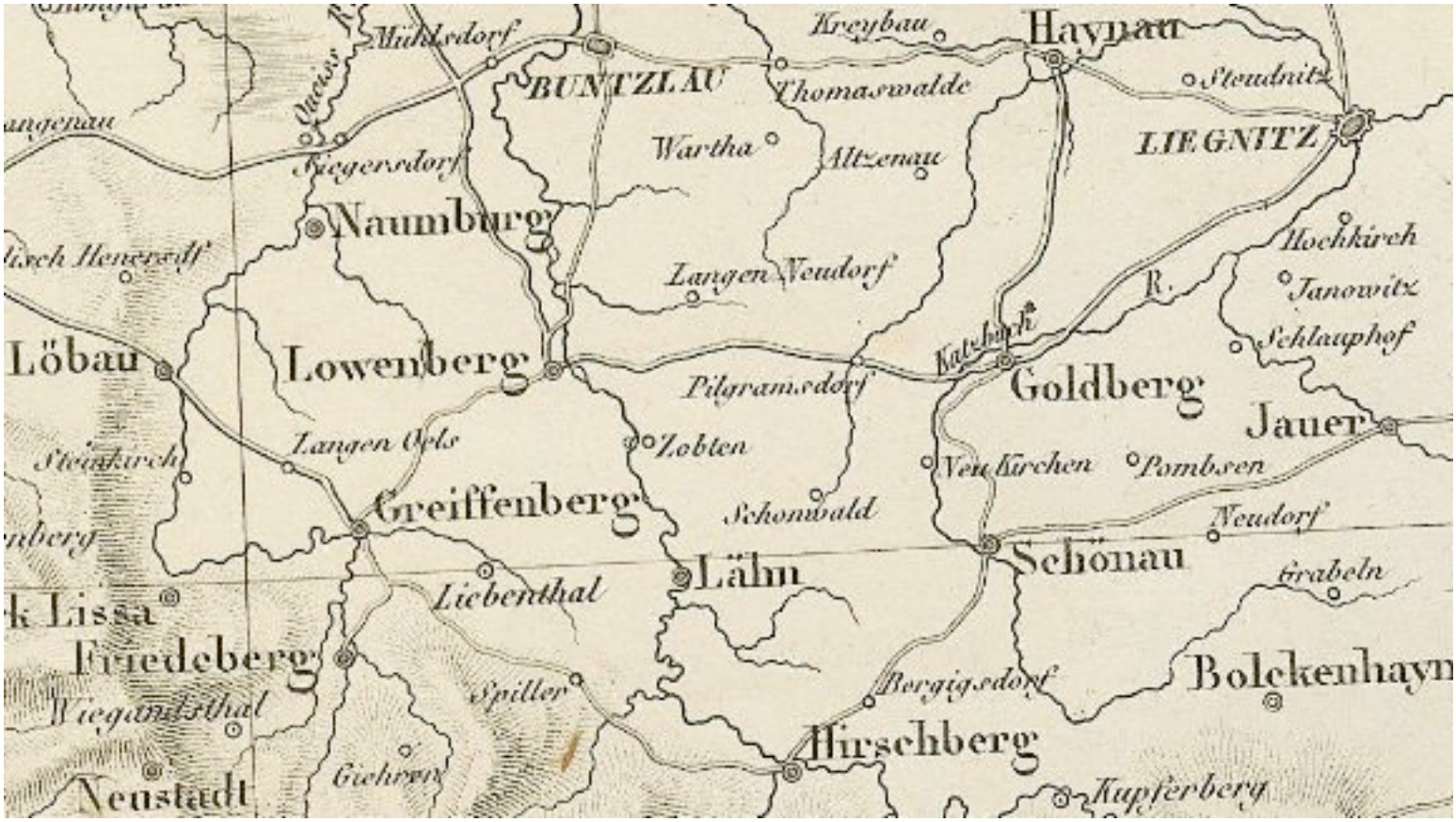
Commandée par le général de division Puthod,
depuis le 25 août 1813, jusqu'au 29 du même mois,
adressé à Son Excellence le général en chef
comte de Lauriston commandant le Ve corps.

"Sans entrer dans les détails qui vous sont particulièrement connus, sur les marches, mouvement et opérations de la 17e division que j'avais l'honneur de commander, je me permettrai de rappeler à Votre Excellence sa conduite distinguée, la bravoure qu'elle a montrée, l'opiniâtreté et ténacité avec lesquelles elle a combattu dans l'affaire du 17 à Rochlitz et la route de Zobten, et principalement à la bataille de Wolsberg en avant de Goldberg, le 23 du même mois d'août.

Après ces valeureux combats et brillantes batailles, Votre Excellence eut la bonté de me témoigner la satisfaction de Sa Majesté et la sienne particulière, ce qui me fait espérer que les grâces que Votre Excellence a bien voulu demander, pour les braves qui s'y sont distingués, ne seront point perdues pour ceux qui, comme moi, ont eu le malheur d'être faits prisonniers le 29. Votre Excellence a connu les pertes considérables que ma division éprouva, en obtenant ces succès, depuis la rupture de l'armistice jusqu'au 25 août, elle sait, par conséquent, le nombre de combattants qui me restaient au 26, époque à laquelle je fis fournir 60 hommes par régiment pour la garde de la réserve de mon artillerie et des gros bagages de ma division qui suivirent de Steinberg la marche du grand parc du corps d'armée, ces hommes furent pris parmi ceux légèrement blessés, malades, ou trop faibles pour pouvoir suivre nos marches.

Maintenant, Monseigneur, je vais donner à Votre Excellence le précis exact de mes opérations, depuis le 25 jusqu'au malheureux 29 août dernier.

Le 25 août, la division eut l'ordre de quitter la position qu'elle occupait en avant de Wolsberg et du Ziegensberg, sa droite, appuyant sur la hauteur en avant du village de Wolfsdorf, prolongeant sa gauche à la première brigade de la division Rochambeau, pour aller prendre position au village de Steinberg gardant les débouchés de Neukirchen, Probsthayn et Falckenhayn qui conduisent à Schoenau ; la division passa la nuit du 25 au 26 dans cette position, avec cent chevaux de la brigade de cavalerie légère, qui lui furent envoyés par le général Dermoncourt qui la commande. A 2 heures du matin, le commandant du grand parc du corps d'armée et celui des gros bagages, me firent prévenir qu'ils venaient de recevoir l'ordre de partir de Steinberg (où ils étaient sous la protection de ma division) à 3 heures du matin, pour se rendre en avant de Goldberg, sur la route de Jauer.



Théâtre des opérations de la 17e division. Plagwitz est vis-à-vis de Lowenberg.

Craignant alors que des ordres de mouvement ne m'eussent été expédiés, et que l'officier qui en avait été le porteur ne se fût égaré, je fis partir de suite monsieur Thiriet l'un de mes aides de camp, pour se rendre auprès de monsieur le général en chef à Goldberg. Y étant arrivé, et ne trouvant point Son Excellence le comte de Lauriston qui en était parti, il se rendit à l'état-major général, où il apprit qu'un officier d'état-major était parti avec des ordres pour moi sur le mouvement de ma division, et il lui fut ajouté par monsieur le chef de bataillon Lhuillier, que ce mouvement ne devait s'effectuer que d'après un nouvel ordre qui me serait envoyé par un officier quand il en serait temps, et que je pouvais être tranquille. Mon aide de camp partit de Goldberg et m'apporta cette réponse.

Effectivement, le 26, à 5 heures du matin, je reçus de Son Excellence le général en chef comte Lauriston, l'ordre du mouvement suivant, daté du 25 de Goldberg. Le premier paragraphe de l'ordre concernait la marche de la division Maison sur Jauer. Le second celui de la division Rochambeau sur le même point.

Quant à ce qui concernait ma division, l'ordre était ainsi concu :

« Le général de division Puthod partira avec sa division et cent chevaux de sa division de Steinberg, demain 26, à 7 heures du matin, pour se rendre à Schoenau. Aussitôt son arrivée à Schoenau, le général Puthod enverra deux compagnies à Dippelsdorf, en avant de Lahn, porter l'ordre au 134e régiment d'en partir le 27, à 4 heures du matin, pour se diriger sur Hirschberg. Le 17, à la même heure (4 heures du matin) le général Puthod fera partir de Schoenau le 146e régiment et le 3e étranger, pour se rendre également à Hirschberg, avec trois pièces de 6 et un obusier. La division Puthod marchant ainsi qu'il est dit ci-dessus, en deux colonnes de Lahn et de Schoenau sur Hirschberg, a pour but de soutenir la division du général Ledru du XIe corps, dans son attaque sur cette ville, pour en chasser l'ennemi et s'en emparer.

A la même heure (4 heures du matin) le général Puthod partira de Schoenau avec les 147e et 148e régiments et le reste de son artillerie, pour se rendre à Jauer. Le général de division Puthod marchera de sa personne avec les 147e et 148e régiments, et arrivé sur les hauteurs de Jagendorf, il y prendra position, et de suite il aura soin d'envoyer à Jauer un officier d'état-major, pour y prendre des ordres du général en chef. Les troupes, avant leur départ, recevront tous les vivres qu'il sera possible de leur donner, et monsieur l'ordonnateur enverra à chaque division les caissons du parc des vivres, pour en faire la distribution, afin de pouvoir remplir ensuite les mêmes caissons de farine ou de grains.

P.-S. - D'après de nouveaux renseignements donnés par monsieur le général de division Maison, monsieur le général Puthod n'opérera point son mouvement et restera dans sa position de Steinberg jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de se mettre en marche.

Au quartier général de Goldberg, le 25 août 1813. »
Pour le général chef de l'état-major général.
Signé: le chef de bataillon
LHUILLIER.

Le 26, à 10 heures du matin, arriva à mon quartier général, au château de Steinberg, un capitaine adjoint de l'état-major général du Ve corps, m'apportant l'ordre verbal de Son Excellence le général en chef comte Lauriston, de me mettre en marche pour l'exécution du mouvement ordonné par l'ordre du 25. Dans le même moment, arrivèrent trente-quatre caissons chargés de biscuit, dont on fit de suite et avant le départ, la distribution pour la subsistance de ma division jusqu'au 31 inclus, ainsi qu'il avait été prescrit par l'ordre de mouvement. Pendant cette distribution, le général de division envoya l'ordre au général Sibuet de faire rentrer à Steinberg les 1er et 2e bataillons du 148e, qu'il avait eu celui de laisser au village de Wolfsdorf, le 25, pour garder des débouchés. Ces bataillons rentrèrent à midi, et à midi et demie, la distribution étant faite, le général de division réunit ses troupes en ordre de marche, à la droite du camp de Steinberg, et fut en pleine marche à 1 heure sur Schoenau par le chemin de Neukirchen et de Falckenhayn.

La pluie qui tombait avec abondance depuis le matin, avait déjà rendu les chemins très mauvais, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés, que je traversai avec ma division et mon artillerie le ruisseau qui passe en avant de Falckenhayn ; les soldats avaient de l'eau jusqu'à la ceinture ; elle touchait aux caissons d'artillerie. Ce ruisseau et la Katzbach, dont les troupes remontaient la rive gauche se gonflèrent avec une telle rapidité qu'une heure après mon passage, il ne m'était plus possible de tenir la même route, ce qui empêcha les hommes restés en arrière de rejoindre leur corps.

La Katzbach était débordée sur ses deux rives, la division suivit la gauche, sur laquelle elle se trouvait, et arriva devant Schoenau à 5 heures et demie du soir, où, après avoir chassé quelques escadrons de cavalerie, elle prit position sur la hauteur en arrière de Alt-Schoenau, et occupa la ville par deux compagnies de voltigeurs, et cinquante chasseurs à cheval du 6e régiment.

Cette position prise, j'ordonnai à monsieur le colonel Falcon du 146e régiment, commandant la première brigade de ma division, de faire partir de suite une compagnie de voltigeurs de son régiment, avec un détachement du 134e qui venait de rejoindre la division, pour porter à Dippelsdorf en avant de Lahn, l'ordre au 134e régiment, qui y tenait position depuis le 22, d'en partir le 27, à 4 heures du matin, pour se diriger sur Hirschberg.



Pour l'entière exécution de l'ordre donné le 25 par le général en chef, je fis partir de la position de Alt-Schoenau, le 27, à 5 heures du matin, le 3e régiment étranger, le 146e, un obusier et trois pièces de six, sous les ordres de monsieur le colonel Falcon pour se rendre à Hirschberg. Je prévins en même temps ce colonel, du mouvement du 134e sur le même point, et de l'ordre qu'il avait de se réunir à lui, aussitôt son arrivée à Hirschberg. Je lui donnai une instruction détaillée sur le but de la marche de sa brigade en deux colonnes sur Hirschberg, dont monsieur le général Ledru commandant la 31e division (XIe corps) avait ordre de s'emparer, après en avoir délogé l'ennemi. Je prévins en outre monsieur le colonel Falcon, qu'après sa jonction avec monsieur le général Ledru, il recevrait les ordres de ce général, jusqu'à nouvelles dispositions.

Au moment du départ du 3e étranger et du 146e régiment de la position de Alt-Schoenau je me disposais à partir de ma personne, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, avec les 147e et 148e régiments et le reste de mon artillerie, pour me diriger sur Jauer, lorsqu'on vint me rendre compte que la marche du 26 avait laissé beaucoup de monde en arrière, et que la pluie abondante qui n'avait cessé de tomber toute la nuit, avait fait abandonner le camp à une multitude de soldats (malgré les soins et la vigilance de messieurs les officiers) et qu'ils s'étaient répandus dans les fermes et villages voisins ; cet avis me fit prendre la résolution de suspendre mon départ jusqu'à 7 heures du matin, en envoyant de suite des patrouilles et des officiers dont la fermeté m'était connue, ramasser les traînards de la veille, et faire rejoindre les évadés de la nuit ; cette mesure s'exécuta, mais n'eut pas un aussi heureux résultat que je l'avais espéré.

A 7 heures, je me mis donc en marche avec les 147e et 148e régiments et le restant de mon artillerie, par une pluie des plus fortes, et vint passer la Katzbach à Alt-Schoenau, quoique ses eaux en eussent débordé à trois pieds de haut sur les deux culées du pont.

Après avoir débouché sur la rive droite, je me mis en marche pour Jauer, avec l'intention de m'arrêter et prendre position à Jagendorf, ainsi qu'il m'avait été ordonné par l'ordre de mouvement du 25. Arrivé devant le village de Pombsen, je rencontrai l'ennemi très fort en cavalerie, et de l'infanterie dont je ne pus reconnaître la force (étant cachée sur le revers d'un plateau). Au même instant, la reconnaissance que j'avais envoyée sur la route de Schoenau à Goldberg, vint me rendre compte qu'elle avait trouvé l'ennemi occupant la route ; cet avis et l'ennemi que je trouvai devant moi, me firent présumer que le résultat de la bataille du 26, n'était point à l'avantage de l'armée, dont je n'avais point de nouvelles et que je commettais une imprudence, en continuant ma marche sur Jauer ; devant un ennemi plus fort que moi qui menaçait en outre mes deux flancs, à gauche par les troupes qui occupaient la route de Goldberg, à droite par 2.000 chevaux et trois bataillons d'infanterie qui, le 26 au soir, s'étaient retirés de Schoenau, et avaient pris la route de Bolkenhayn au moment où ma division prenait position en arrière de Alt-Schoenau (cet avis m'avait été donné par les habitants du pays).

Ces justes conjectures, le peu d'hommes présents sous les armes des 147e et 148e régiments, la crainte d'en perdre encore davantage (par le temps affreux qu'il faisait) en exécutant un mouvement offensif sur l'ennemi, pour me porter sur Jagendorf, me firent prendre le parti de me retirer et d'aller me mettre en position sur la rive gauche de la Katzbach, sur la hauteur en arrière du pont de Alt-Schoenau.

A l'instant où j'exécutais ce mouvement, et que j'établissais les 147e et 148e régiments sur la position avantageuse que j'avais reconnue, et d'où j'allais faire partir par un officier l'avis que je donnais à Son Excellence le général en chef comte de Lauriston sur le parti que je venais de prendre, un aide de camp de Son Excellence le maréchal duc de Tarente, commandant l'armée, m'arriva et me donna les détails du résultat de la bataille du 26, et l'ordre de monsieur le maréchal de me retirer sans le moindre retard, et d'aller prendre position le même jour, à Steinberg, s'il m'était possible, et le 28, d'aller à Zobten prendre la position que nous avions occupée le 21 ; tels sont les ordres qui me furent transmis par l'aide de camp de monsieur le maréchal duc de Tarente, le 27 à 1 heure après-midi.

Il ne m'était plus possible de retourner à Steinberg par le chemin que la division avait tenu la veille, puisque les hommes restés en arrière ne pouvaient la rejoindre, à cause du grand accroissement des eaux, l'occupation de la route de Goldberg par l'ennemi m'empêchait de prendre celle de Volmsdorf qui d'un autre côté me forçait à faire un détour de trois heures, et à repasser encore une fois la Katzbach, ce que les inondations me mettaient dans l'impossibilité d'exécuter.

Ces fâcheuses circonstances, et le désir de pouvoir retrouver sur la route qu'avaient suivie les 3e étranger et 146e régiment, les traînards qu'ils avaient certainement laissés, et les hommes évadés du bivouac de Alt-Schoenau, la nuit précédente qui pouvaient avoir pris la même direction, me déterminèrent à faire ma retraite avec ma deuxième brigade sur Hirschberg, afin de m'y rallier avec ma première brigade, et avec Monsieur le général Ledru espérant me retirer avec lui, si les circonstances m'y eussent forcé.

A 6 heures du soir, j'arrivai avec ma deuxième brigade, devant Hirschberg, où je trouvai Monsieur le colonel Falcon avec les 3e étranger, 134e et 146e régiments ; mais quel fut mon étonnement, lorsque je vis cette brigade sur la rive droite du Bober, adossée à la rivière qu'elle ne pouvait passer, à cause du débordement et de ses grandes inondations qui donnaient jusqu'à cinq pieds d'eau de chaque côté du pont ; Monsieur le colonel Falcon qui avait fait passer quelques hommes pour pénétrer en ville, m'apprit qu'elle était occupée par un petit parti ennemi, et que Monsieur le général Ledru n'y avait point paru.

Toutes ces circonstances imprévues me confirmèrent la nécessité de la résolution que j'avais prise, pour effectuer ma retraite sur Hirschberg, où je pris position sur la rive droite du Bober, espérant pouvoir le passer le lendemain, si les eaux eussent diminué ; mais loin de là, elles augmentèrent considérablement par la pluie continuelle de la nuit.

Le 28 à 7 heures du matin, je partis de Hirschberg avec ma division, pour me porter par la route de Lahn sur Zobten, afin d'y prendre la position qui m'avait été ordonnée de la part de Monsieur le maréchal duc de Tarente, par son aide de camp, qui me suivait pour y rejoindre Monsieur le Maréchal, n'ayant plus d'autres communications pour y revenir.

D'Hirschberg à Zobten il y a quatre milles, le débordement du Bober me força, à la hauteur de Lahn, de prendre une direction à droite, pour venir chercher la route de Schoenau, et regagner par elle celle de Dippelsdorf à Zobten ; ce détour fut d'une lieue. A la sortie de cet avant-dernier village, je rencontrai un parti de cavalerie ennemie, que je chassai devant moi jusqu'à un quart de lieue de Zobten ; dans cette position, six escadrons de cavalerie arrivèrent au grand trot sur la tête de colonne, je n'eus que le temps de faire serrer les rangs au 134e qui marchait en carré, et faire mettre en batterie mes quatre pièces d'avant-garde ; ce fut avec ces mesures que j'arrêtai, à moins de cinquante toises de moi, cette cavalerie.

Je la fis vivement canonner, et fusiller par deux compagnies de voltigeurs ; pendant l'hésitation qu'elle mit dans son mouvement, alors mes troupes et mon artillerie arrivèrent successivement toutes formées. Je marchai sur Zobten, forçant à la retraite la cavalerie qui était devant moi, elle traversa le village de Zobten et l'abandonna. Il était 5 heures lorsque j'arrivai sur les hauteurs qui dominent le village ; j'avais fait une longue et pénible marche, par une pluie qui durait depuis le 26 au matin, et qui m'avait encore forcé de laisser beaucoup d'hommes en arrière dans la marche du jour ; alors je me décidai à y prendre position, ainsi que l'avait fait ordonner, par son aide de camp, Son Excellence le maréchal duc de Tarente. Je fis occuper le village de Zobten par le premier bataillon du 148e régiment, que je fis placer dans le cimetière, afin de m'en garantir et conserver le défilé pour mon mouvement du lendemain sur Löwenberg.

Pendant que j'établissais mes troupes, j'entendis sur ma droite, et en avant de moi, une fusillade qui me confirma dans l'opinion que j'avais, que la retraite du Ve corps n'était pas encore effectuée en totalité, et que j'avais été envoyé à Zobten pour la favoriser sur Löwenberg, et protéger sa droite. Pénétré de cette opinion, j'envoyais une reconnaissance sur ma droite, composée de voltigeurs et de chasseurs à cheval du 6e régiment, qui, à son retour, m'annonça qu'elle n'avait rencontré que l'ennemi et rien entendu.

Malgré la canonnade et la fusillade qui eurent lieu à Zobten, et qui pouvaient avoir été entendues par les postes de l'armée, si elle occupait dans ce moment la position de Löwenberg et le plateau de Plagwitz, j'eus la précaution de faire tirer, au moment où la nuit s'approchait, six coups de canon pour annoncer mon arrivée et mon établissement à Zobten, en recommandant à tous les bivouacs de faire de très grands feux.

J'étais alors dans une situation pénible, sans autres nouvelles que celles qui m'avaient été données le 27, par l'aide de camp de Monsieur le maréchal duc de Tarente ; aucun officier de l'armée n'était parvenu jusqu'à moi, point de renseignements sur la marche de l'armée, nulles notions sur sa position que celles que je pouvais présumer.

J'ignorais encore si ma lettre, dont copie est ci-jointe sous le n° 1, et que j'avais écrite du bivouac de Alt-Schoenau, était parvenue à Son Excellence le comte de Lauriston ; si celle que j'avais écrite à Hirchsberg, le 27 au soir, et dont copie est ci-jointe sous le n° 2, portée par un officier du 134e et une reconnaissance du 6e de chasseurs à cheval, était ou non, parvenue à Son Excellence. Dans cette cruelle incertitude, je fis demander des officiers dévoués et de bonne volonté, auxquels je promis de demander en leur faveur la décoration de la Légion d'honneur. Je les trouvai dans le 134e régiment, un officier et deux sous-officiers furent chargés de passer à la nage le Bober et ses inondations, pour aller porter de mes nouvelles à leurs Excellences le duc de Tarente et le comte de Lauriston, que je présumais être à Löwenberg, et me rapporter leurs ordres ; un autre officier et un sous-officier se déguisèrent pour longer la rive droite du Bober, et arriver à Plagwitz ; ils étaient chargés des mêmes instructions et des mêmes ordres que les premiers. Je ne reçus aucune réponse ni pendant la nuit du 28 au 29, ni le 29 au matin, et je suis encore dans l'incertitude de savoir, si quelques-unes de mes dépêches sont parvenues à leur destination.

L'officier du 134e parti de Hirscherg avec ma dépêche du 27, revint dans la nuit du 28 au 29, m'annonçant qu'il avait été pris avec sa reconnaissance du 6e de chasseurs à cheval, à Hoefel entre Zobten et Plagwitz, par un parti de cavalerie ennemie, dans la journée du 28 ; qu'il n'avait pu soustraire la lettre dont il était porteur ; et que l'ennemi s'en était emparé (je la vis effectivement le 29 au soir entre les mains de Monsieur le comte Langeron, commandant en chef l'armée russe en Silésie, et je pense bien qu'elle lui a servi à accélérer son mouvement sur moi). N'ayant point reçu d'ordre dans ma position de Zobten ainsi que j'avais lieu de l'espérer, et comme me l'avait annoncé l'aide de camp de Son Excellence le maréchal duc de Tarente, cependant dans l'espérance d'en recevoir, soit par l'une ou l'autre rive du Bober, et voulant donner aux hommes restés en arrière le temps de rejoindre, je ne quittai ma position qu'à 7 heures du matin, le 29, en me dirigeant sur Löwenberg, sur la rive droite du Bober, par Hoefel et Plagwitz. Le but que je me proposais par cette marche, était de passer le Bober à Löwenberg, ignorant que le pont avait été enlevé par le débordement des eaux.

Ayant débouché de Zobten avec les troupes qui me restaient, je formai mes colonnes et marchai sur Löwenberg, lorsqu'arrivant devant Hoefel, je commencai à rencontrer l'ennemi fort de quelques escadrons de cavalerie, et d'un bataillon d'infanterie que je délogeai du village, il se retira par le ravin qui gagne la droite du village de Plagwitz. Je le fis flanquer par deux compagnies du 147e, et suivre par le 1er bataillon du 148e. Ces troupes s'emparèrent du village de Plagwitz, et s'établirent à sa gauche, gardant les routes de Goldberg et de Buntzlau, pour couvrir le pont de Löwenberg. Pendant que ma droite marchait ainsi par le ravin qui conduit à Plagwitz et les hauteurs qui conduisent au plateau à droite de ce village, ma gauche fut chargée, entre Zobten et Hoefel, par un parti de Cosaques, qui m'enleva quelques traînards, et un caisson d'obusier resté en arrière, que Monsieur le colonel Falcon n'eut pas la précaution de faire garder.



Sabre du général Sibuet, mort blessé et noyé dans la Bober le 29 août 1813

Arrivé à Hoefel, j'aperçus une reconnaissance sur la rive gauche du Bober, à l'instant Monsieur le lieutenant Berthomé, du 3e régiment étranger, vint m'offrir de passer la rivière à la nage, pour aller porter et demander des nouvelles, j'acceptai l'offre de ce brave officier, qui passa le Bober et revint m'annoncer qu'il avait parlé à un officier de l'état-major de Son Excellence le duc de Tarente, lequel lui avait assuré que dans deux heures, je pourrais passer le Bober à Loewenberg. Voulant avoir la pleine et entière certitude de cette réponse, je dis à monsieur Thiriet, l'un de mes aides de camp, d'aller au bord de la rivière pour pouvoir parler avec cet officier d'état-major, il le trouva avec deux gendarmes et il lui fut répété que dans deux heures le pont de Löwenberg serait établi, et que je pourrais y passer, il apprit en même temps que Son Excellence le maréchal duc de Tarente était à Buntzlau.

Plein de confiance dans l'assurance que venait de me donner cet officier d'état-major, je continuai ma marche de Hoefel sur Löwenberg, et je parvins, en bataillant, sur le plateau qui est à droite de Plagwitz en avant de la ville, entre 11 heures et midi. Arrivé sur ce plateau avec 2.000 combattants qui me restaient de ma division, non comprise mon artillerie, je m'aperçus que l'ennemi couronnait les hauteurs en avant de moi avec de l'artillerie, infanterie et cavalerie, qu'il occupait la grande montagne à gauche de Plagwitz, prenant à revers celle de droite que j'allais occuper et qu'il tenait enfin les routes de Löwenberg à Goldberg et à Buntzlau. Pour obtenir de nouveaux renseignements, j'envoyais monsieur le capitaine Perry l'un de mes aides de camp, auprès de monsieur le général Lajeon qui se trouvait à Löwenberg avec une brigade westphalienne, ce général lui donna lui-même l'assurance que le pont ne tarderait point à être rétabli et que je pourrais effectuer mon passage ; un officier de l'état-major de Son Altesse le Prince major général annonça au même instant à monsieur le général Lajeon, en présence de mon aide de camp, que deux compagnies de sapeurs allaient arriver pour accélérer les travaux du pont qui se faisaient sous la direction de monsieur Lhuillier chef de bataillon du génie. Mon aide de camp qui avait vu travailler au pont, mais avec peu de zèle et d'activité, vint me rapporter ces nouvelles, non sans péril pour ses jours, en passant et repassant le Bober.
Si on ne m'avait point donné l'assurance réitérée de pouvoir passer le Bober sur le pont de Löwenberg, j'aurais pris la téméraire résolution de forcer le passage de la route de Buntzlau par Ludwigsdorf. Je l'aurais, peut-être, tenté en vain et j'y serais succombé sans succès et sans gloire.

Toutes ces considérations et les réflexions que me fit faire ma périlleuse position, me firent prendre l'irrévocable résolution de vendre cher à l'ennemi le restant de ma division.
Sans retraite, entouré de toutes parts, sans communications avec l'armée, adossé à une rivière débordée, sans espoir de secours, voyant enfin arriver et se déployer d'immenses colonnes d'artillerie et d'infanterie qui venaient se réunir à celles qui me serraient déjà de très près, je sentis de nouveau que le moment approchait, où il était urgent de déployer toute la vigueur nécessaire dans ma situation si cruelle.

Après avoir remis le commandement de la droite à monsieur le général Sibuet, je plaçai pour en garder et défendre le débouché le 146e régiment soutenu par les 2e et 3e bataillons du 148e ; 5 pièces d'artillerie furent mises en batterie sur ce point, deux autres pièces furent aussi placées en réserve pour soutenir les cinq premières et battre le défilé du bois sur le plateau ; ma gauche se trouvait gardée et défendue par le 1er bataillon du 148e ; deux compagnies de voltigeurs (l'une du 134e et l'autre du 147e) et le restant du 3e régiment étranger, ces troupes, sous les ordres de monsieur le chef de bataillon Rougelain, défendaient à toute outrance le village de Plagwitz. Le 134e régiment était en réserve sur ce point. Cinq pièces d'artillerie placées sur la gauche du plateau répondaient avec la plus grande vigueur et avec avantage aux batteries ennemies établies sur la montagne à gauche de Plagwitz et dont le feu fut éteint à différentes reprises ; un bataillon du 147e défendait le centre de la position avec une batterie de quelques pièces, les deux autres du 147e formaient une réserve en carré au centre du plateau, pour se porter où le besoin l'exigerait. J'avais placé un officier avec le capitaine du génie de ma division au pont pour me faire connaître les progrès des travaux, mais ils ne me firent aucun rapport satisfaisant.

Telles étaient en partie, Monseigneur, les dispositions que j'avais prises à mon arrivée sur le plateau à droite de Plagwitz, et que je rectifiai en totalité, ne voyant point d'autre parti à prendre pour soutenir et repousser avec courage l'attaque que je prévoyais. Il était alors 3 heures après-midi, et il y avait deux heures que l'ennemi me canonnait à toute outrance ; son infanterie me harcelait sur tous les points, principalement au village de Plagwitz dont il chercha à s'emparer à plusieurs reprises et d'où il fut repoussé toujours avec perte.

Je venais de visiter toutes les troupes ; j'avais fait sentir à leurs chefs et aux officiers la nécessité de se battre à outrance, de se soutenir avec opiniâtreté contre les tentatives de l'ennemi, afin d'attendre le moment, où le pont terminé, il nous serait permis d'effectuer notre retraite par Löwenberg. J'avais encouragé tous les corps, tous m'avaient paru bien disposés et animés du meilleur esprit. A 4 heures, les attaques de l'ennemi devinrent plus multipliées et plus vives. Le général Rudzewitsch qui commandait l'avant-garde ennemie, fit avancer sur ma gauche des masses d'infanterie et un régiment de cavalerie qui l'attaquèrent avec une vigueur déterminée ; ce mouvement sur ma gauche fut sans doute le signal d'une attaque générale ; car au même moment mes tirailleurs du centre furent repoussés, et le général Scherbatof, commandant le corps sur ma droite, se développa et marcha sur moi avec la même vigueur. Il était soutenu par le général Korff qui avait sous ses ordres vingt-deux escadrons de cavalerie ; une artillerie bien supérieure à la mienne soutenait ce mouvement offensif ; la mienne ne lui cédait ni en célérité ni en bravoure.

Un trompette se présenta à mes avant-postes ; j'avais ordonné de n'en point recevoir, il ne put avancer ; l'attaque de l'ennemi devint alors générale et décisive sur tous les points ; il fit battre la charge et s'avança à la baïonnette, son artillerie faisait un feu continuel ; la mienne en faisait un fulminant. Mais malheureusement le 146e régiment qui devait défendre la droite, ne s'acquitta point de ce glorieux devoir et abandonna lâchement la bonne position qu'il occupait et la batterie qui la défendait, ce qui donna à l'ennemi la facilité de se trouver en un moment au milieu de nos rangs.

Avec mes braves officiers, je courus sur les fuyards, deux fois je parvins à les arrêter, je me mis à la tête, élevant mon chapeau sur la pointe de mon épée, je fis battre la charge, mais aucun d'eux ne me suivit.
Les 147e et 148e régiments faisaient encore bonne contenance, mais ils furent également repoussés. Ma gauche avait été forcée aussi par le général Rudzewitsch auquel le 134e régiment offrait une vigoureuse mais vaine résistance.
J'étais entouré de toutes parts et écrasé par le nombre ; de toutes parts aussi on faisait feu, mais les braves qui restèrent sur le plateau, furent enlevés de vive force et faits prisonniers.

Monseigneur, si dans cette malheureuse position pour moi, chacun eût fait son devoir avec le même courage, j'aurais pu, peut-être, m'y maintenir jusqu'au rétablissement du pont et effectuer ma retraite ; mais hélas ! trop d'officiers ont cherché leur propre salut et ont donné le mauvais exemple ; ils voulaient sauver leur personne en renonçant à l'honneur ; plusieurs en ont été punis en perdant l'un et l'autre dans le Bober.

C'est ainsi, Monseigneur que tout ce que je commandais a été blessé, tué, ou prisonnier, à l'exception de ceux qui ont cherché leur salut dans la fuite, qui sont parvenus à passer le Bober ou qui y sont restés dans un méprisable oubli. Dans l'état de chagrin où je me trouvais, j'aurais voulu, Monseigneur, être moi-même au nombre des morts, mais le sort en a décidé autrement, et en perdant ma liberté j'ai conservé l'honneur avec l'intime conviction d'avoir fait mon devoir. Que Votre Excellence le fasse connaître à Sa Majesté, ce sera pour moi une grande consolation au milieu de mes chagrins et des regrets que j'éprouve de ne pouvoir continuer à lui donner de nouvelles preuves de mon zèle et de ma fidélité à la servir, et à Son Excellence celles de mon respectueux et sincère attachement.

Avant de terminer ce précis, je dois, Monseigneur, vous faire l'éloge de ce qui me restait encore du 134e régiment, du restant du 3e étranger, de ce qui était avec moi des 147e et 148e régiments, mais particulièrement de ma bonne et brave artillerie ; son chef le lieutenant-colonel Bonnafos de la Tour, officiers, sous-officiers et canonniers tous étaient présents et remplissaient bien leur devoir.

Prisonnier de guerre, je fus conduit à monsieur le général en chef comte de Langeron, commandant l'armée russe en Silésie, et dont le corps m'avait attaqué. Je ne puis que me louer de toutes les attentions, de tous les égards et des secours qu'il m'a donnés. Mes officiers et moi avons été traités avec les mêmes bontés par Son Altesse le prince Guillaume de Prusse et Son Excellence le général en chef Blücher que nous eûmes l'honneur de voir une demi-heure après notre captivité.

Le général de division,
PUTHOD.



L'étoffe des héros (officier du 3e étranger)

(N° 1) Le général Puthod au général Lauriston.
Barrière d'Alt-Schoenau, 26 août.

« J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que, conformément à ses ordres, je suis parti avec ma division de la position de Steinberg à midi et demie et que par le temps le plus affreux et des chemins difficiles, je suis enfin arrivé à la hauteur de Schoenau à 5 h. du soir après avoir passé par Neukirchen et Falckenhayn. Le torrent et le débouché de ce dernier village m'ayant beaucoup retardé dans sa marche, je n'ai pu passer la Katzbach au gué ordinaire de Schoenau, où il y avait plus de cinq pieds d'eau de profondeur, les planches des piétons ayant été enlevées. Je fus forcé, après un grand détour, à venir prendre position sur les hauteurs, en arrière de Alt-Schoenau, au point où se trouve l'embranchement des routes de Jauer et de Goldberg.



Je fais occuper Schoenau par deux compagnies de voltigeurs et cinquante chasseurs du 6e à cheval. Je vais faire partir les compagnies qui doivent porter l'ordre au 134e de partir demain 27 à 4 h. du matin de Dippelsdorf pour Hirschberg.
Demain, après avoir fait partir le 3e étranger et le 146e régiment avec quatre pièces d'artillerie, sous les ordres de monsieur le colonel Falcon, pour Hirschberg, je partirai de ma personne avec les 147e et 148e régiments, pour exécuter le mouvement sur Jauer. J'ai rencontré quelques escadrons de cavalerie entre Falckenhayn et Schoenau, je les ai chassés devant moi. D'après le rapport des habitants, 2.000 chevaux environ et trois bataillons d'infanterie sont partis de la rive droite de la Katzbach à Schoenau et se sont dirigés sur... Recevez, mon général, l'assurance de mon respectueux dévouement.

P. S. - A 7 heures, je n'étais pas encore en position».

(N° 2). Le général Puthod au général Lauriston.
Hirschberg, 27 août 1813, 7 heures du soir.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence qu'après avoir exécuté ce matin mon mouvement sur Jauer, j'ai rencontré à Pombsen sur la grande route l'ennemi assez fort en cavalerie et avec une infanterie dont je n'ai pu connaître le nombre, étant caché sur le revers d'un plateau. La reconnaissance que j'avais envoyée sur la route de Goldberg, vint au même moment me rendre compte qu'elle était occupée par l'ennemi. Les mouvements offensifs que faisait sur moi l'ennemi et l'occupation de la route de Goldberg me firent penser que le résultat de la bataille d'hier était au moins douteux.

« Le temps était affreux, la pluie tombait depuis le 26 au matin, la marche de la veille m'avait laissé beaucoup d'hommes en arrière, qui n'avaient pu me rejoindre à cause de l'accroissement des eaux. Pendant la nuit, beaucoup de soldats avaient quitté le bivouac et s'étaient répandus dans les fermes et villages voisins. Il me restait fort peu de monde des 147e et 148e régiments qui marchaient avec moi. Toutes ces conjectures et ma faiblesse en troupes me firent juger qu'il serait imprudent de continuer ma marche sur Jauer sans un nouvel ordre de Votre Excellence, je crus donc convenable de faire ma retraite sur Schoenau et aller prendre position sur la rive gauche de la Katzbach. Au moment, mon général, où je prenais cette position et que j'en rendais compte à Votre Excellence il m'arriva un aide de camp de Son Excellence le duc de Tarente qui, en me donnant le détail de la bataille de la veille, me donna, de la part du maréchal, l'ordre de me retirer sans le moindre retard, d'abord sur Steinberg, s'il m'était possible, et d'aller le 28 prendre à Zobten la même position que j'occupais le 21.

« J'étais dans l'impossibilité de retourner à Steinberg par le chemin que j'avais tenu la veille ; il n'était plus possible d'y passer avec de l'artillerie, ni même à pied. Je pris donc le parti de me retirer par la grande route sur Hirschberg pour m'y réunir à ma première brigade qui s'y était rendue le matin, et avec l'intention d'opérer ma retraite avec la division de monsieur le général Ledru que je croyais y trouver aussi, si la circonstance m'y forçait.
« Par une pluie continuelle, mon général, je viens d'arriver à Hirschberg, après avoir laissé beaucoup d'hommes en arrière, que ni moi ni messieurs les officiers n'avons pu empêcher d'entrer dans les maisons ; il faudrait autant de chefs que de soldats dans d'aussi malheureuses et pénibles circonstances. Vous ne pouvez, mon général, juger de mon étonnement, lorsqu'arrivé à Hirschberg j'y ai trouvé ma première brigade adossée à la rivière, qu'elle ne pouvait passer à cause de son débordement (l'eau s'élevait à plus de quatre pieds en avant du pont) ; ma surprise fut bien plus grande encore lorsque j'appris que monsieur le général Ledru avec sa division n'avait point paru à Hirschberg.

« N'ayant point d'espoir de retraite sur ce point, je partirai demain matin pour aller prendre à Zobten la position que monsieur le maréchal me fait ordonner de tenir, j'y arriverai avec ce qui me reste de ma division, qui, comme Votre Excellence le sait, est bien affaiblie par les pertes qu'elle a faites les 19, 21 et 23, et plus encore par les hommes restés en arrière les 26 et 27.
« La situation dans laquelle je me trouve, mon général, est bien affligeante et malheureuse pour moi. Quoi qu'il puisse m'arriver dans mes mouvements, Votre Excellence peut compter sur mon zèle et l'honneur que mes braves officiers et moi mettons à remplir nos devoirs.
« A mon arrivée à Zobten, mon général, je m'empresserai de vous donner de mes nouvelles, et si je n'en reçois point de Votre Excellence, je me rendrai le 29 à Löwenberg où j'espère la trouver.

« P.-S. - Je fais passer cette lettre par un officier du 134e régiment et une reconnaissance du 6° régiment de chasseurs à cheval ; l'aide de camp de monsieur le maréchal duc de Tarente est toujours avec moi, n'ayant point l'espérance de rejoindre autrement Son Excellence».

Réflexions personnelles sur les éléments ci-dessus (par Diégo Mané, Lyon, août 2013)

Composition des régiments (ex-Cohortes de la garde Nationale)

146e de Ligne : Cohorte 3 (Zuyderzée)(= Hollandais)
Cohorte 76 (Meuse-Inférieure, Lippe, Bouches-du-Rhin)(= Hollandais/Allemands)
Cohorte 77 (Röer)(Aix-la-Chapelle) = Allemands)
Cohorte 88 (Bouches-de-la-Meuse, Issel-Supérieur)(= Hollandais)

147e de Ligne : Cohorte 15 (Forêts, Moselle)(Luxembourg, Metz = Belges/Français)
Cohorte 71 (Dyle, Bouches-de-l'Escaut)(Bruxelles...) (= Belges)
Cohorte 78 (Ourte, Sambre-et-Meuse)(Liège, Namur = Belges)
Cohorte 87 (Ems-Oriental, Ems-Occidental, Bouches-de-l'Issel, Frise)(= Allem./Holland.)

148e de Ligne : Cohorte 72 (Escaut)(Gand = Belges)
Cohorte 73 (Escaut, Jemmapes)(Gand, Mons = Belges)
Cohorte 74 (Jemmapes)(Mons = Belges)
Cohorte 75 (Deux-Nèthes)(Anvers = Belges)

Le 134e de Ligne provenait essentiellement de l'ex-Garde de Paris, composée de vétérans.
Le 3e étranger se composait d'Irlandais.

Un détachement de 100 cavaliers du 6e de Chasseurs à Cheval était attaché à la division.

Les compagnies d'élite (dont l'existence était effective comme j'ai pu m'en assurer postérieurement)
Les 146e, 147e et 148e régiments ont été constitués à base de Cohortes de la garde Nationale, formant chacune un des quatre bataillons de 6 compagnies, et ne comportaient, théoriquement, pas de compagnies d'élite. Or, à plusieurs reprises dans le texte, le général mentionne des compagnies de Voltigeurs. Elles existaient donc, et pourquoi pas, dès lors, aussi des Grenadiers, même si, dans les deux cas, ces "élites" n'ayant pas plus d'antériorité que les compagnies du centre, elles devaient avoir été sélectionnées uniquement d'après leur taille : les plus grands aux grenadiers et les plus petits aux voltigeurs "comme aux premiers temps".

Deux informations supplémentaires
J'ai trouvé sur le web les mémoires d'un certain "François Marcq, Sergent-major de Voltigeurs" qui était sergent dans la 4e compagnie du IIe bataillon du 153e de Ligne en 1813. Il dit que le 25 Mai 1813 à Haynau "un prince autrichien fut tué par un grenadier du 2e bataillon". Suivent force détails qui ne laissent aucun doute sur l'existence de ce "grenadier", même si son illustre victime, ne pouvant être autrichienne (pas encore en guerre), était probablement prussienne (un officier de cuirassiers en kollet). Ce fait corrobore mon analyse précédente.

Les effectifs
Le général écrivant en captivité et son courrier devant être lu par l'ennemi avant d'être complaisamment acheminé par lui, rien d'étonnant à ce qu'il "lisse" un peu son propos. "VE... sait... le nombre de combattants qui me restaient au 26..." écrit-il. Et comme SE sait, il ne nous le dit pas, ce qui est dommage car je n'ai trouvé nulle part les chiffres des pertes "considérables" éprouvées par la division entre le 15 et le 26, date à laquelle elle fournit 60 hommes par régiment pour garder la "réserve de mon artillerie et des gros bagages de ma division" qui suivirent le parc du Ve CA. Nous savons donc que 300 hommes sont ainsi détachés, et que la division n'a pas avec elle la totalité de son artillerie (théoriquement 12 pièces de division et 8 pièces de régiment = 20 pièces).
Outre ses 12 pièces divisionnaires, elle semble donc n'avoir conservé avec elle que 4 pièces de régiment de 6.

Ensuite un nombre important de soldats reste en arrière et est coupé de la division par les inondations, avant que d'autres encore plus nombreux soient aussi "perdus" lors de la marche rapide par un temps affreux. Cela doit effectivement avoir bien réduit l'effectif disponible pour la bataille finale, mais de combien ? Le général dit "arrivé sur ce plateau avec 2.000 combattants qui me restaient...", ce qui parait bien faible, d'autant que les Alliés diront avoir pris 100 officiers, 3.000 hommes et 16 canons (autrement dit tous ceux qui étaient là)... il est vrai avant d'ajouter "sur les 11.800 de la division" (sous-entendu les autres sont morts) alors qu'au 15 Août 1813, l'OB que j'ai réalisé n'en donne que 8.250 en tout, artillerie comprise. Tabler sur 5.000 présents parait plus juste.

La division a été engagée le 19 à Löwenberg, le 21 au passage du Bober, le 23 à Goldberg, le 26 à Jauer et le 29 à l'"Affaire sur la Bober", près de Löwenberg (Plagwitz). Ses pertes en officiers furent les suivantes :

	19	**21**	**23**	**26**	**29**	**Total**	**initial**
134e de Ligne	10		1		27	38	51
146e de Ligne	1		4		60	65	97
147e de Ligne	4		6		37	47	91
148e de Ligne	7	4	7	2	26	46	84
3e Rgt Etranger	10		5		20	35	41
Total	32	4	23	2	170	231	364

Pour le 3e Etranger, comme un officier a été blessé deux fois et un autre trois fois (le CdB Ware), les 35 "touches" concernent en fait 32 individus, ce qui colle parfaitement, puisque nous avons l'information que le régiment à sauvé 9 officiers (dont Ware !) et 30 soldats parmi les 254 rescapés (400 selon d'autres) de toute la division. Comme le régiment avait subi 300 pertes le 19, et encore d'autres le 23, dont le Colonel Lawless qui sera amputé par Larrey, il n'a du guère aligner que quelques 200 hommes lors de son dernier combat.



Le général Sibuet (1773-1813)

Les aigles des 146e et 148e de Ligne sont prises. Celle du 134e sera trouvée plus tard dans la Bober.
Il semble donc que le Porte-Aigle du 147e ait réussi à sauver (ou "noyer", Langeron dixit) son "oiseau" *.
Celui du 3e Etranger a été sauvé par Ware en personne à travers le Bober malgré sa troisième blessure.

* Un élément trouvé postérieurement prouve que si l'Aigle du 147e à bien failli se noyer elle parvint toutefois à se sauver. "... un grenadier du 134e vit tomber le porte-drapeau du 147e. Il ramassa l'aigle, s'élança dans la rivière et, après six heures d'efforts, se cramponnant à une épave, au risque de périr vingt fois, il atteignit le bord opposé du fleuve, gardant toujours l'aigle du 147e. Huit jours après, le 7 septembre 1813, il remettait ce drapeau au maréchal Berthier." Ce texte est tiré de l'ouvrage "Au drapeau" de Maurice Loir, publié fin du XIXe, ce qui explique que le drapeau, certes honorable, passe avant l'homme qui l'a sauvé... qu'on aurait pu nommer !

Le général Puthod a été capturé, et le général Sibuet (nommé le 22), déjà blessé le 26, s'est noyé en tentant de traverser le Bober à la nage. L'autre "brigadier", le Colonel Falcon, s'est fait tuer à la tête de ses hommes, et son régiment a subi la plus forte punition, perdant les deux-tiers de ses officiers, et sans doute de ses soldats*. Eléments qui me font trouver dure l'appréciation du général Puthod, selon laquelle il devait sa déconfiture au fait que le 146e de Ligne ait abandonné "lâchement" sa position. Quelle qu'ait été l'urgence, quelqu'un côté Français à anticipé suffisamment la défaite pour ordonner de brûler 70 caissons avant que l'ennemi ne puisse les prendre.

* Il est vrai qu'en matière de désastres, c'est souvent "la faute des autres", et que les griefs descendent la voie hiérarchique. Voyez plutôt ce que dit dans ses mémoires relatifs Son Excellence le Maréchal Duc de Tarente, commandant de la ci-devant "Armée de la Bober" (qui n'existait plus alors), en parlant de Plagwitz :

"J'attendis vingt-quatre heures la petite division ; ...la cavalerie avait inutilement fait chercher la division égarée... Force me fut de rappeler ma cavalerie et d'abandonner la division égarée à elle-même, persuadé qu'elle se tirerait seule d'affaire par une autre direction ; mais j'eus la douleur d'apprendre plus tard que, par les lenteurs de la marche du général qui la commandait, elle fut contrainte de capituler."

Il est difficile de concentrer autant de faussetés en si peu de mots. "Egarée" revient deux fois en deux lignes, alors que la division, qui devait "...être le 28 à Zobten", se trouvait donc très exactement là où les ordres du maréchal l'avaient envoyée. Par suite la cavalerie l'eut très facilement retrouvée si elle l'avait vraiment cherchée.

De plus, dans l'ambiance de "sauve-qui-peut" général qui règnait*, être "persuadé" que ceux que l'on abandonne vont s'en sortir, relève de la méthode Coué, et surtout "par une autre direction" puisqu'il n'y en avait pas. In fine, si l'on en croit Macdonald, ce ne sont pas ses ordres supérieurs inadaptés, ni même les intempéries où la fatalité, qui sont responsables de la destruction de la division, mais seulement "les lenteurs de la marche du général" Puthod... que du coup l'on plaint d'avoir un tel chef.

Comme le jugement du chef des Français paraît versatile je vais laisser la parole au chef (français aussi !) des ennemis à Löwenberg, le Comte de Langeron, pour donner un éclairage moins partisan sur notre homme : *"Le général Puthod, qui montra, dans cette cruelle circonstance, autant de valeur que de sang-froid, et qui, par sa fermeté et par sa tenue, après son malheur, a acquis des droits bien légitimes à mon estime"*, et donc à la nôtre !

Voici donc "la petite division" (pas plus "petite" que les autres d'ailleurs, mais cela minimise sa perte) condamnée à disparaître, mais le général en chef nous explique ensuite comment et par quelles mesures il sauve le reste :

* *"...quoique l'eau couvrit le chemin qui conduisait à Bunzlau... Le bruit se répandit parmi les troupes que le chemin était pratiquable, n'y ayant de l'eau qu'à mi-jambe ; là-dessus et sans ordre, elles s'ébranlèrent en confusion, sans qu'on put les retenir ; je les laissai donc aller"*... Quelle différence avec Napoléon à La Bérézina ! Soulignons encore que la préservation du pont de Bunzlau doit tout au général Marchand et rien à Macdonald !

Il est amusant de remarquer que des "dissensions" ont aussi existé chez les vainqueurs, Gneisenau reprochant à Langeron d'avoir laissé porter tout le poids de la bataille de La Katzbach sur les Prussiens avant de se précipiter sur la proie facile représentée par la division Puthod. En somme le Français avait "tiré les marrons du feu", et fort à propos en plus, faisant ainsi taire par sa victoire du 29, les critiques sur son attitude "molle" du 26. Nonobstant, après La Katzbach, un messager avait été envoyé au Roi de Prusse pour le faire destituer, mais cet officier se noya, comme le firent les Français, en tentant de traverser une rivière en crue, et son message fut perdu avec lui. Le temps de l'apprendre et Langeron était devenu "intouchable" suite à sa victoire de Löwenberg ! Dommage !

De fait, bien que mal engagée par le maréchal, l'affaire manqua de tourner à l'avantage de Lauriston contre Langeron, ce qui aurait entrainé le repli de Blücher et débouché sur un succès au lieu du désastre que l'on sait. Il n'a manqué qu'un peu de troupes alors que, non loin de là, toute une division se trouvait "égarée" par ses ordres.

Jacques-Pierre-Louis-Marie-Joseph **PUTHOD** est né à Bagé-le-Châtel (Ain) le 28 septembre 1769. Engagé volontaire dans l'infanterie en 1785. Lieutenant de volontaires de l'Ain, 1791. Capitaine, 1792. Chef de Bataillon, 1793. Chef de Brigade (Colonel), 1795. Sert sous Macdonald à **La Trebbia**, 1799. Général de Brigade, 1799.

A l'Armée du Rhin sous Souham puis Gudin, 1800. Sert à **Hochstaedt**. Divers commandement secondaires jusqu'en 1807, dont celui de la Légion du Nord sous Lefebvre. En 1808, il est nommé à la tête de la 2e brigade de la division Villatte (Ier CA) et part pour l'Espagne. Il se distingue à **Espinosa**, que son collègue Maison gagne pour le Maréchal Victor, leur chef. Ne voulant pas être en dette, bien que Général de Division depuis le 24 Novembre 1808, il reste à la tête de sa brigade, et décide par son action à **Uclez**, en Janvier 1809, une nouvelle "victoire de Victor".



Rappelé en Allemagne, il commande la 4e division du IIIe Corps de Davout à **Wagram**, 1809, puis sert sous Masséna, et enfin Oudinot. Baron de l'Empire, 1810. Passe sous Lauriston en 1813. Combat à **Mockern** en Avril. Détachée, sa division ne rejoint qu'au soir de Bautzen. Sert à **Goldberg** le 23 Août 1813 mais, fourvoyée par les ordres de Macdonald, sa troupe, piégée par les inondations, est écrasée et détruite à **Löwenberg** le 29.

Capturé, le général rentre en France en Juin 1814. Le Roi l'emploie et le fait Chevalier de Saint-Louis. En 1815 Puthod accepte de Napoléon le commandement des Gardes Nationales de la Division Militaire de Lyon*. C'est lui qui signera la Convention règlant l'évacuation de la ville à l'arrivée des Autrichiens. Après une courte "mise au placard" bien compréhensible, il retrouvera postes et honneurs : Commandant à Caen en 1820, Grand Officier de la Légion d'Honneur en 1821, Vicomte en 1822. Admis à la retraite en 1831, il meurt à Libourne en 1837.

* Dans le même temps, Son Excellence le Duc de Tarente, après avoir en vain tenté de faire tirer ses troupes sur l'Empereur, a pris la fuite avec le Roi Louis XVIII à Gand. Mais il reviendra bien vite prendre le commandement de l'Armée de la Loire... pour la licencier. Ce sera la deuxième fois en trois ans qu'il aura l'honneur de commander à cent mille Français. S'il avait pu dire à Napoléon : *"Sire, l'Armée de la Bober n'existe plus !"*, Il put tout aussi vite (quelques jours à peine) dire à Louis XVIII : *"Sire, l'Armée de la Loire n'existe plus !"*



Le dernier combat du 3e Étranger
(Dessin de Mike Gilbert)

L'Ordre de Bataille des troupes concernées, ainsi qu'un croquis des lieux sont visibles ici :

http://www.planete-napoleon.com/docs/1813:08:29PLAGWITZ.pdf

Sources

"La Grande Armée de 1813", par Camille Rousset, Paris, 1871.

"Campagne de 1813, la cavalerie des armées alliées" par M.-H. Weil, Paris, 1886.

"Souvenirs du maréchal Macdonald" (écrits en 1825), Paris, 1892.

"Journal des opérations des IIIe et Ve corps en 1813", publié par G. Fabry, Paris, 1902.

"Mémoires de Langeron", publiés par L.-G. F., Paris, 1902.

"Napoléon at Dresden", par George Nafziger, Chicago, 1994.

Ouvrages (incontournables) de Martinien (Officiers blessés et tués...) et Six (Généraux...).